

Fichier 1

Les mémoires de normalienne

de

Jeanne Le Borgne**ENF Quimper, 1929-1932**

Rentrée le 30 septembre 1929. Les premiers jours il n'y a pas de cours ; les profs étant occupés au BS. Dieu que le temps m'a semblé long ! faire connaissance des êtres, classe, place en salle de classe, réfectoire, dortoir, galerie, bibliothèques... et compagnes de promo. J'y connais juste Marie Quiviger. Les autres ont déjà leurs amies car presque toutes viennent d'EPS où elles étaient déjà pensionnaires. Comme les premiers jours m'ont semblé long ! Quand j'écrivis ma première lettre à la maison et me rendis compte de la date : 3 octobre, j'ai failli éclater en sanglots Et puis je me suis habituée...

« Tu n'as pas à t'en faire » m'avait dit Jean Pouliquen ; « tu es rentrée, tu es sûre d'en sortir ».

J'ai passé mes premiers temps à rêver et pas beaucoup à travailler si bien que ma première note d'interrogation avec Mme Marchand a été catastrophique. Je récoltai un 6 auquel elle enleva illico 1 point parce que, paraît-il, j'avais souri. Cela a été mon premier choc avec Mme Marchand que je n'ai ensuite plus pu voir en peinture. Je pense que cela était réciproque. Je pense qu'elle savait que j'avais beaucoup d'antécédents tuberculeux dans ma famille et comme elle avait une peur bleue des microbes, elle devait me considérer comme un porte-germes à écarter.

En seconde année Andrée Caradec a dû quitter l'EN. Je la vois encore (Mme Marchand) rendant les copies de maths en sa possession : la copie d'Andrée était évidemment entre 2 autres : elle n'avait corrigé aucune des 3 copies et les tendait toutes les 3, pincées à bout de doigts disant : « on n'est pas plus avancé de se mettre en danger, il vaut mieux prendre des précautions ». Marie Cann saisit les 3 copies, distribue les deux autres à leurs propriétaires et, ostensiblement, plie et replie la feuille d'Andrée avant de la mettre dans son pupitre. Un jour qu'on parlait nourriture, elle se tourne vers moi et dit : « on ne doit pas se nourrir de café au lait, n'est-ce pas Jeanne Le Borgne ». Bon dieu ! Je vis rouge ! On n'était pas riche à la maison, mais on a toujours eu une nourriture saine et nourrissante. Mais qu'est-ce qu'elle se croyait cette bonne femme ?... Je ne rentrais dans ses bonnes grâces qu'à la fin de la seconde année car je lui donnais une occasion formidable de se redresser encore plus sur son piédestal. Je lui apportais la meilleure note de tout le centre d'examen (donc du FINISTERE) pour l'épreuve de math du B.S., un 19, 75. Elle me le dit dans le train qui nous menait à l'exposition coloniale de 1931 à Paris. Elle en profita même pour me complimenter pour la beauté du « bijou de famille » que je portais sur ma robe. Tu parles si je l'envoyais promener : je ne me glorifiais pas, moi, d'ascendants capables de m'avoir légué des bijoux... Elle est morte dernièrement plus que centenaire : la méchanceté conserve !

En classe j'étais au 1^{er} rang près de Marie Le Berre qui entreprit les premiers jours de me faire changer de place avec Yvonne TOUS qui était tout au fond de la classe. Je tins bon heureusement ! J'écopai de la corvée de poêle, mais au fond j'avais 1 mois de tranquillité au premier trimestre ; le froid officiel commençant au 1^{er} novembre et finissant le 31 mars...

Des souvenirs de l'EN, j'en ai en quantité...

Mes amies d'abord : c'est le groupe Marie Cann, Andrée Caradec, Marianne Peuziat et Lisette Cariou et plus particulièrement la

3ème(que je continue à voir) et la 1ère avec qui j'ai fait mes révisions de B.S... puis Yvonne Tous que j'ai beaucoup aimée(autant que Marianne) mais qui ne semble pas décidée à renouer des liens d'amitié et enfin Jeannette Cevaër, morte si jeune . Mais c'est la seule qui a continué nos relations après son mariage. D'autres noms sortent encore de la masse : Léonie Cozian avec qui j'ai eu tant de discussions aigres-douces. Un jour que nous nous étions encore prises de mots elle me dit que j'avais une langue de vipère (à cette époque, il est vrai que j'avais la répartie très vive...dame, comme les vipères, si on me marchait dessus...je me rebiffais et...). Mais elle n'était pas en reste et, si j'avais une langue de vipère la sienne était celle d'un naja ou d'un crotale. Mais je l'ai beaucoup estimée. Elle est restée fille (son physique ou son caractère !). Yvette Goavec si gentille fille, aussi ronde de caractère que de corps. Je l'ai revue, bien plus tard, un jour que Albert avait une réunion de F.G.R. à Châteaulin je suis allée la voir. Hélas ! Toute notre conversation s'est bornée à une fastidieuse énumération de tous les médicaments qu'elle et ses enfants avaient pris au cours de leur vie. Je citerai encore des filles que j'estimais ; Catherine Le Bosser avec qui, en seconde année, je faisais les expériences. Je me souviens de notre fabrication du coton-poudre : nous étions allées sur le perron, plus occupées à danser qu'à expérimenter... et voilà-t-il pas que c'était notre coton-poudre le meilleur de tous. Félicitations de Mme Marchand qui nous demande nos proportions. Hélas ! Nous avons fait ça au petit bonheur... bah, on s'en est très bien sorties en nous rattachant aux siennes de proportions. C'est encore Catherine Le Bosser qui se mit en vedette un jour que, punies, nous allions demander des excuses à « Madame ». On avait mis au premier rang celles qui pouvaient pleurer facilement. Je sentais les larmes monter quand j'entendis près de moi un sanglot : c'était Catherine, le visage inondé de larmes... ça a suffi, je jouai des coudes pour reculer de quelques rangs, mes larmes menaçant de tourner au fou-rire. Je citerai encore Jeanne Autret le type de la bonne élève et de la bonne camarade, Jeanne Jos, un peu poseuse, la meilleure en gym sûrement, Yvonne Le Grand abrupte de caractère ne pouvant passer inaperçue, Marianne Le Moigne ,

Suzanne Le Morvan et Mathilde Viber pour sa beauté... Le reste c'est le marais, le « menu fretin » comme disait Catherine Le Bosser. Catherine est la 1ère de sexe féminin que j'ai entendu parler de politique. Ça me dépassait, élevée par des femmes, j'étais persuadée que seuls les hommes pouvaient s'intéresser à la politique et d'entendre discuter droite/gauche par des filles tous les dimanches soirs (il y avait des élections municipales en 1930) m'époustouflait. Elles savaient déjà l'importance des élections municipales pour l'école dans un petit patelin. Elles connaissaient déjà la lutte scolaire, moi pas... mais je l'ai appris à mes dépens à Plouhinec (29).

Première année : lors de la « composition » de musique au premier trimestre, je refusai de chanter devant toute la classe (qui s'en foutait pas mal, mais je voulais sans doute garder ma « belle » voix pour moi). Résultat : je ne fais pas partie du chœur. Grosse déception ...mais à qui la faute ? Tous les trimestres pendant 3 ans, alors que je ne fais plus d'histoire pour chanter, M. Laot s'exclame : « vous ne faites pas partie du chœur ? Comment cela...il faut que j'étudie l'affaire » mais je finissais mes 3 années sans que M. Laot trouve le temps « d'étudier » l'affaire.

J'aime beaucoup Melle Martin le prof de math. C'est elle qui m'a interrogée au concours d'entrée sur une question hors programme : les nombres premiers et PGCD ou PPCM. J'ai même épaté les autres candidates qui, dans les EPS n'avaient jamais traité cette partie du programme. Elle est froide, rit rarement mais je la trouve juste.

Melle Breton, elle, ne l'est pas. Mon échec au concours d'entrée en 1928, c'est à elle que je le dois. Je n'ai jamais su ce qu'elle voulait me faire dire sur « casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ». J'ai tout essayé. C'est la seule question posée et comme les dizaines de réponses que j'ai essayées ne l'ont pas satisfaite elle m'a collé un 2. Je me suis retrouvée 14è sur la liste supplémentaire. Au début de l'année, Hélène me donne un de ses devoirs de l'année précédente noté 12. Avec zèle, je le recopie textuellement et écope...un 6. Je ne dois pas avoir une tête sympathique. Un jour Melle Breton arrive en cours, la figure toute*

barbouillée de noir... elle a, paraît-il, un rhume et s'est mis de la vaseline dans le nez. Une autre fois c'est la jarretière qui pend lamentablement. Mme Fassou ayant été malade cette année-là c'est Melle Breton qui la remplace. Toute gonflée de son importance elle veut nous montrer qu'elle est vraiment la maîtresse. Ce qu'elle a pu nous faire voir : privations de sorties, mauvaises notes et surtout la plus injuste des punitions : le retard d'un train pour les vacances...pleuvant à qui mieux mieux sur les pauvres petites normaliennes.

*Autre prof. Melle Joubert qui nous inculque les quelques notions d'anglais qui nous permettront d'être reçues au B.S. J'étais pleine de bonne volonté et aurais voulu être « bonne » en anglais. Hélas après 1 mois de cours particuliers pour 4 ou 5 malheureuses sortant de C.C. et n'ayant donc jamais eu de leçons d'anglais nous sommes mises dans la masse avec des filles qui ont 3 ou même 4 années d'ancienneté de pratique de la langue. Le résultat ne se fait pas attendre. Alors que je passe des études entières à bûcher, je récolte des 5. Ecoeurée je décide de ne plus perdre mon temps ; j'aurai des mauvaises notes mais elles seront méritées. A Noël de 3è année j'eus l'heur de fabriquer une barbe de père Noël pour Melle Joubert et ses élèves du lycée : du coup je devins « bonne » et le jour du B.S. elle va trouver le professeur qui m'interrogeait et de lui dire : « Oh ! Vous savez elle prononce l'anglais comme une génisse andalouse mais elle travaille beaucoup et a fait beaucoup de progrès ». Que ne peut une barbe sur l'esprit d'un prof!!! Quant à l'écrit Jeannette m'a passé son brouillon et je me suis payé le luxe de dicter la version à Yvonne Tous. *Un ver d'une fable de La Fontaine !...*

Quant au prof de dessin, elle nous donne un sujet, puis s'assoit au bureau et lit son journal. En 3è année nous avons eu un nouveau prof. Melle Barsilay. C'est une Martiniquaise. Comme elle est belle et intéressante. Elle s'occupe beaucoup et personnellement de chacune et voilà que je fais des progrès énormes en dessin et peinture. Mme Genet, le petit(oh combien !) professeur d'histoire, assez insignifiante, se réveille sur les cours sur la Renaissance. Elle a su, toutes, nous emballer : il y a encore dans le grenier, je suis sûre, des quantités de cartes postales sur les oeuvres de Vinci,

Raphaël et autre Philipppo ou Philippino...Mais, à part son emballement communicatif pour l'art de cette époque, ses cours sont ternes, plats. Mais elle est douce, juste ... entièrement occupée de son énorme « Petit » et du petit « Petit » qui naît bientôt.

Quant aux surveillantes, j'en ai connues trois. Melle Piriou, Corentine, que nous appelions Scipion portant haut sa plantureuse perruque rousse. Pas sympa, imbue de son autorité de pionne... lâchant la bride parfois pour quelques unes mais usant de ses prérogatives à d'autres moments et envers d'autres sujets. Elle faisait des efforts, je crois par moments pour se faire aimer, et puis aussitôt son intransigeance anéantissait toutes ses avances.

Melle Seac'h, obligée de sévir constamment pour conserver un brin d'autorité. Tout est sec en elle, son air, sa voix, son corps, ses décisions. Pas sympa pour deux sous. C'est elle qui faisait un remplacement en gym en salle de récréation. Toutes portes et fenêtres closes s'écrie « mouvements respiratoires face aux fenêtres » et nous de rire... Encore une de ses inventions, un très célèbre : « marche en arrière : en avant, marche ! »

La seule qui trouvait grâce à nos yeux était la 3ème Le Norvés. Elle était familière, nous traitait en copines plutôt qu'en ennemies. Nous lui obéissions sans discussions : elle savait se mettre à notre portée, ne savait pas punir et était pourtant obéie.

Quelques souvenirs ? En 1ère année je fais mes révisions avec Marie Cann qui me fera travailler car, moi, je ne suis pas très courageuse. Suis-je au bout de mes possibilités ? Ou bien, après la mort de Mimi un maillon s'est cassé ? Ou bien est-ce Jean Pouliquen qui n'a cessé de me répéter : « Tu es rentrée à l'E.N. ; tu es sûre d'en sortir, tu n'as plus de souci à te faire... ». Bref. Heureusement que Marie Cann vient régulièrement me prendre, profitant du beau soleil de juillet nous allons dans le parc chercher un coin tranquille pour réviser. J'ai appris beaucoup de noms de plantes avec elle.

En mars Hélène un jour vient me chercher en cours : « Naine est morte ». Comme j'ai du chagrin elle me dit : « Oh ! Elle était vieille » (elle a été enterrée le jour de ses 80 ans !) ... mais moi je lui réponds « Oui, mais c'est si près de l'autre deuil... tout va revenir en même temps ». Comme quoi, inconsciemment, j'essayais d'ensevelir tous les mauvais souvenirs. J'avais des moments de cafard. Marie Cann qui avait aussi enterré une sœur au mois d'août 1929 me comprenait, c'est sans doute pourquoi nous avons sympathisé si vite. A d'autres moments j'étais gaie, très gaie et entraînai mes compagnes dans des discussions interminables et très agréables.

J'étais considérée comme l'un des gros bonnets de la classe. C'était Catherine Le Bosser et ses comparses qui avaient catalogué toutes les élèves de la promo. Il y avait l'aristocratie composée de deux membres : moi et je ne sais plus qui, la bourgeoisie capable de transmettre les ordres de l'aristocratie et de les faire respecter : 6 ou 7 membres. Tout le reste faisait partie du « menu fretin » incapable de toute initiative et obéissant sans réaction aux décisions des premiers. Il est vrai (d'après Catherine) qu'au moment de la « Cote », la fête que les secondes années donnent pour marquer la mi-temps, j'ai pris beaucoup d'initiatives. Les divers chants de notre Cote, c'est moi qui les ai arrangés ... Oh ! Aidée par d'autres, évidemment mais ce sont les 6 élèves de la bourgeoisie et les aristocrates qui se retrouvent le soir au parloir. Le « menu fretin » fait de courtes apparitions de temps en temps souvent pour critiquer mais rarement pour aider.

C'est à ce moment-là que je suis réveillée tous les matins vers 5h par la toux d'Andrée Caradec. Je retrouve l'angoisse que j'éprouvais quand Mimi toussait... A force de répéter à Léonie qui est chargée de la santé de la promo qu'il faut qu'Andrée voit un docteur, elle finit par en parler à l'infirmière. Madame est prévenue ? Visite médicale... Andrée nous quitte pour se reposer... mais elle ne reviendra pas. Elle a quand même tenu une dizaine d'années.

En première année, je me suis inscrite pour aller à la messe à la cathédrale le dimanche matin. Cela fait une sortie et permet d'acheter des crêpes au retour.

En seconde année, je ne me présente pas à l'appel... 1er dimanche, 2è dimanche le 3è dimanche on me fait appeler. C'est Corentine qui m'interroge ...à sa 3è question « Que diront vos parents ? » je réponds : « Rien ; c'est moi qui décide de ce que je veux faire ». Elle ne répond rien et, sans enquête plus approfondie, elle me raye de la liste. Le jeudi et le dimanche, sorties par groupes de 10 avec un chef de groupe choisi par le groupe. On a le droit d'aller partout : il suffit, au départ, d'indiquer le but de la promenade... Partout... sauf en ville et surtout sur les quais. Moi qui aime marcher, j'ai demandé à faire partie d'un groupe de marcheurs et le « Stangala », le « Grand tour de la Montagne », la « Mère de Dieu » ne nous font pas peur.

J'ai essayé depuis de retrouver ces promenades, de remettre mes pieds dans les traces laissées par des rondes de Normaliennes ! Hélas, les environs de Quimper ont autant changé que les environs de Brest et je ne retrouve rien !...Même l'Ecole Normale a changé. Quand en 1964 je suis appelée à la correction des épreuves d'entrée, j'aurais aimé retrouvé l'Ecole comme je l'avais laissée en 1932. Hélas ! Disparu le joli petit coin où Marie Cann et moi nous retirions pour faire nos révisions en 1930. Disparue la salle de récréation témoin de nos rondes folles les soirs d'hiver, des fêtes que nous y donnions, des chants et appels bijournaliers de mes 3 années. Disparu le Vallon. Oh ! Ce vallon, havre de verdure où les « Romantiques » (et les autres !) aimaient tant se promener ! Seul le grand bâtiment était intact, extérieurement du moins. Même les trois petits waters du fond de la cour (sur le toit desquels nous aimions tant grimper) n'y étaient plus. Bref, ce n'était plus « mon » E.N. !

En fin de 1ère année nous faisons une sortie dans le pays bigouden : Penmarc'h et son phare, Saint Guénolé et son musée préhistorique où nous sommes guidés par une sommité du monde préhistorique Benoist du Pontois qui se suicidera peu de*

temps après, les rochers de St Guénolé qu'on a vus peu avant l'accident qui a coûté la vie au Préfet et à sa famille enlevés par une lame. Une belle et bonne sortie d'où nous rentrons (ravies ?) de soleil, de grand air et aussi de sentiments amicaux.

*L'année suivante 1931, nous décidons de mettre une partie des économies de la * Selon toute vraisemblance Bénard Le Pontois. classe (économies réservées au voyage de fin d'études) pour aller à Paris à l'exposition coloniale. Toute l'E.N. y va ! On va y passer 4 jours pour 100 F. Quelle aubaine !*

La Bretagne à Paris!!! Nous sommes par groupes de 10, promotions mêlées et sous la direction d'un professeur. Le chef de mon groupe c'est Mme Marchand (!). Le 1er soir nous logeons au pensionnat Lamartine. Je me réveille le lendemain dans un brouhaha. Toutes les filles sont plus ou moins défigurées par des piqûres de punaises. Il paraît que toute la nuit elles ont lutté, lutté... Moi je n'ai aucune piqûre et ai passé une excellente nuit. La plus marquée est Edith Grangier, la fille d'un « chef » de l'Académie invitée de Mme Marchand et bien plus jeune que nous. Son teint clair a fait miracle et son pauvre minou n'est que monts roses et cratères brunâtres... Nous sommes reparties dans d'autres établissements et mon groupe est projeté au pensionnat Montaigne jouxtant le jardin du Luxembourg donc en plein Paris. Mme Marchand à qui le rôle de pionne ne convient pas nous laisse absolument libres entre les heures de prise en charge de l'Exposition c'est-à-dire de 9h du matin à 7h (heure du repas). Elle nous réveille à 7h le matin et jusqu'à 8h30, heure du petit déjeuner, nous sommes libres. De même le soir après le souper... quartier libre. Nous nous baladons dans un Paris inconnu. Un geste inconsidéré d'Yvette, un matin elle arrête un taxi. Que trouvons-nous à faire ? Nous prenons la poudre d'escampette sous les insultes du chauffeur. Le dernier jour, fâcheux contre-temps : le train qui doit nous ramener à Quimper le matin très tôt ne sera formé que ce soir. Journée libre. Les chefs de groupe sont chargés d'occuper leurs ouailles. Cela ne sourit pas à Mme Marchand qui doit partir avec des amis venus la prendre à la

gare. Promis ! Juré ! Nous serons sages ! Nous saurons nous débrouiller. Mme Marchand s'en va et nous nous retrouvons toutes à la Malmaison où notre chef de groupe nous a orientées.

Quelle journée ! Nous avons quand même choisi un chef de groupe : il ne s'agit pas de se perdre. Le musée de la Malmaison, pour intéressant qu'il soit, avec ses dons de Reedererich et Cie ne nous captive pas longtemps. Aussi préférons-nous revenir vers Paris. Qui dit Paris pour des petites provinciales dit « métro » et « grands magasins ». C'est ce que nous décidons de voir. Moi qui suis déjà venue à Paris (oh ! Une fois) je dis : « le métro arrive, les portes s'ouvrent, on a juste le temps de monter et les portes se referment ». On s'aligne au bord du quai, le métro arrive, les portes s'ouvrent. Plouf ! Nous bondissons toutes dans les voitures-empêchant toute sortie. Dans tout le train le refrain est le même : invectives contre ces sales provinciaux quoi ne savent pas vivre. Mais quelle rigolade ! Je ne me rappelle plus quel magasin a eu l'honneur de notre visite. Je sais seulement que Jeanne Le Bihan, notre chef de groupe, est chargée de lever son parapluie de temps en temps qui doit, tel le panache blanc d'Henri IV rallier immédiatement toute la troupe. Seul acte mémorable de cette visite : l'escalier roulant inconnu de toutes. Nous voulons l'expérimenter : impossible de décrire cette scène. Entre celle qui s'élance bravement et est ramenée à son point de départ par sa voisine ou celle qui voit ses pieds battre l'air au bout de ses jambes tandis que son buste est porté par ses compagnes : bref là encore nous embouteillons sérieusement la circulation. Mais en fin de compte, l'expérience a été profitable pour toutes. Nous arrivons à l'heure fixée à la gare et regardons avec un peu de dédain les « autres » qui ont sagement suivi leur professeur de jardins en musées pour tuer le temps. Pour nous, cela a été la meilleure journée de notre séjour à Paris.

L'année suivante c'est le Grand Voyage, le voyage de fin d'études qui nous mène vers les Pyrénées. Nous chantons, nous chantons,... inventant comme pour la Cote des paroles appropriées à nos découvertes, sur des airs connus. Tout nous

étonne : la vigne, les attelages de bœufs... Arrêt à La Rochelle, à Carcassonne où la directrice qui a voulu nous servir des plats du pays doit reporter à la cuisine ses olives et autres tomates farcies... Les Pyrénées nous émerveillent. Nous apprécions beaucoup la promenade à âne au cirque de Gavarnie (oh, 1 âne entre 3 ou 4... nos bourses ne nous permettent pas de folies), mais surtout la montée au Pic du Midi en téléphérique : nous l'inaugurons car la cérémonie officielle n'a pas encore eu lieu et le laboratoire, en haut, est loin d'être terminé. Comme nous avons dépensé moins que prévu, au retour nous passons par Rocamadour. Hélas les derniers jours sont ternis par une dispute avec Marcelle Le Bourhis. Oh! Bêtement une histoire de petits pains distribués par J. Cevaër et moi alors que Melle Martin lui avait demandé à elle, Marcelle, de les distribuer. Nous nous séparons toutes un peu tristes, nous jurant de nous revoir souvent, surtout les copines. Yvonne Tous est restée quelques jours à Brest mais nous sommes toutes impatientes de retrouver nos pénates et rêver à notre future nouvelle vie.

J'irais aux mariages d'Y. Tous, J. Cevaër et de M. Peuziat. Mais aucune d'elles ne sera au mien : est-ce parce que c'est un mariage civil ? Je crois plutôt que leur nouvelle vie les écarte peu à peu de leurs anciennes relations. Ne le ferai-je pas moi-même après mon mariage et la naissance d'Yvonne ?

Jeanne Le Borgne
